

REVUE  
PHILOSOPHIQUE  
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PARAISANT TOUS LES MOIS

DIRIGÉE PAR

TH. RIBOT

SOMMAIRE :

- Durand (de Gros). — QU'EST-CE QUE LA PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE ?  
E. de Hartmann. — L'AXIOLOGIE ET SES DIVISIONS.  
F. Paulhan. — LE NOUVEAU MYSTICISME.  
P. Regnaud. — L'ORIGINE DES SUFFIXES ET LE MÉCANISME DE LA DÉRIVATION DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

REVUE GÉNÉRALE

- P. Tannery. — L'HISTOIRE DU CONCEPT DE MATIÈRE.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

- A. VAN WEDDINGEN : *Essai d'introduction à l'étude de la philosophie critique.* —  
D<sup>r</sup> PH. TISSIÉ : *Les Rêves : psychologie et pathologie.* — R. P. MAUMUS : *Saint  
Thomas d'Aquin et la philosophie cartésienne.* — FLOURNOY : *Métaphysique et psy-  
chologie.* — SCHMIDKUNZ : *Ueber die Abstraction.* — J. DRUMMOND : *Philo Judæus or  
the jewish Alexandrian philosophy in its development and completion.* — COHN :  
*Philonis Alexandrini libellus, etc.* — MASSEBIEAU : *Le classement des œuvres de  
Philon.*

REVUE DES PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

- MIND : *The American journal of psychology.* — *Zeitschrift für Psychologie und  
Physiologie der Sinnesorgane.*

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C<sup>ie</sup>

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1890

les mettre en ordre, principes et conséquences, et produire l'apparence démonstrative. Le thomisme n'est pas une philosophie, parce qu'il n'est pas une recherche. Au seuil de la doctrine prenez la définition de la vérité : « Le vrai, dit saint Thomas, c'est l'équation entre l'intelligence et l'objet, *adæquatio rei et intellectus*; l'être étant le seul objet possible de la connaissance, il suit de là que le vrai se confond avec l'être. » Mais sous prétexte de principe évident, c'est là postuler toute une théorie de la connaissance. Demandez à Kant, à Hamilton, à St. Mill ce qu'il faut penser de cet aphorisme du XIII<sup>e</sup> siècle : « l'être est le seul objet possible de la connaissance ! » Les preuves de saint Thomas ne sont le plus souvent que les corollaires d'une philosophie sous-entendue et acceptée d'avance. Le thomisme est excellent pour habituer les esprits à la discipline théologique. Il demande assez d'effort pour occuper la pensée, sans l'éveiller à la recherche et à la discussion des principes. Mais il ne répond pas aux exigences de l'esprit moderne. On ne ressuscite pas les morts.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à garder ou à reprendre de la grande conception des choses qui a été celle de la Grèce antique et l'on peut dire de l'esprit humain pendant près de deux mille ans. Après avoir tout expliqué par la qualité, on ne veut plus voir en toutes choses que quantité et mouvement; peut-être l'esprit en viendra-t-il à concilier ces deux éléments de la pensée, à faire entrer de nouveau dans l'idée du vrai total ce qui, le rapprochant du beau et du bien, le rend vraiment intelligible.

GABRIEL SÉAILLES.

---

**Th. Flournoy.** MÉTAPHYSIQUE ET PSYCHOLOGIE. 1 broch. in-8° de 135 p. Genève, Georg, 1890.

La conférence que M. Flournoy vient de publier est une sorte de commentaire, de développement de l'*Ignorabimus* de Du Bois-Reymond appliqué à ce qui concerne les rapports des phénomènes physiques et des phénomènes psychiques. La psychologie physiologique contemporaine se détachant de la philosophie et devenant une science s'appuie sur deux grands principes, le principe de concomitance et le principe de dualisme. Le principe de concomitance ou de parallélisme psychophysique consiste dans l'affirmation que : « tout phénomène psychique a un concomitant physique déterminé »; l'axiome d'hétérogénéité ou principe de dualisme peut s'énoncer ainsi : « Le corps et l'esprit, la conscience et le mouvement moléculaire cérébral, le fait psychique et le fait physique, tout en étant simultanés, sont hétérogènes, disparates, irréductibles, obstinément DEUX. » C'est ce dernier principe qu'examine surtout M. Flournoy; il critique plusieurs des différentes solutions qu'on a tâché de donner de l'union des phénomènes, l'unité à double face, le fait mental et sa traduction, les mani-

festations parallèles d'une même substance, etc. Sa critique est souvent juste, toujours ou presque toujours vive, nette et précise.

D'ailleurs je ne puis accepter ses conclusions. Je crains toujours que nous ne prenions un certain plaisir à nous forger des mystères et des problèmes insolubles pour nous émerveiller ensuite à leur contemplation. Cependant il y a avec les difficultés réelles de la science de quoi contenter les plus difficiles, mais nous aimons non pas tant à reconnaître notre impuissance actuelle qu'à marquer des bornes à l'esprit humain : nous voulons mettre un savoir précis jusque dans notre ignorance. L'inconnaissable a de grands attraits et flatte ce qui nous reste d'un sens religieux qui pourrait mieux s'exercer. M. de Roberty réagissait dernièrement avec raison contre de récentes doctrines. En ce qui concerne le point particulier traité par M. Flournoy, il semble que l'on se plaise à obscurcir la question. On pose d'un côté les phénomènes physiques, de l'autre les phénomènes psychiques, et l'on tâche de les séparer autant que possible. On ne remarque pas que les phénomènes physiques eux-mêmes se séparent en autant de catégories irréductibles que nous avons de sens et que le rapport entre le mouvement senti par le tact et le mouvement perçu par la vue est aussi inconcevable que le rapport entre le mouvement perçu soit par la vue, soit par le tact, et la pensée qu'on pourrait appeler, en un sens, un mouvement moléculaire cérébral perçu par le sens interne. Le mystère apparent provient de ce que, au lieu de rechercher des rapports de concomitance, de succession, de finalité entre les phénomènes, on cherche, *en ce qui concerne les phénomènes psychiques*, à les rattacher aux phénomènes physiques par je ne sais quels liens particuliers de causalité métaphysique; naturellement on n'y peut arriver, pas plus qu'on n'y arriverait pour les phénomènes physiques. Mais comme lorsqu'il s'agit simplement de ceux-ci on a renoncé à cette recherche, et que l'on n'y pense même guère plus, il semble que les phénomènes psychiques présentent des difficultés particulières. Ces difficultés disparaissent dès qu'on traite les phénomènes psychiques par les mêmes méthodes générales que les autres. En fait, les corps sont des groupes de sensations réelles ou possibles, parmi lesquelles les sensations tactiles et visuelles sont les plus fondamentales, les plus essentielles, celles sans lesquelles la matière est difficilement concevable; les autres qualités de la matière, le son, le goût, l'odeur, nous apparaissent comme liées à certaines formes des premières. Toutes ces qualités plus ou moins fréquemment perçues, et dont l'importance doit varier d'un être à l'autre avec le degré de développement de tel ou tel sens, sont associées, mais parfaitement irréductibles les unes aux autres, au sens où l'on dit que la conscience est irréductible à la matière. La conscience, la sensation, le fait subjectif, n'est qu'un nouveau phénomène qui vient s'ajouter aux autres, en certains cas, et qui est lié, comme tous les autres, à une forme particulière des autres sensations; le complexe est plus riche en ce cas, voilà tout. La

séparation que l'on a faite entre la conscience d'une part et tous les autres phénomènes d'autre part, s'explique par ce fait bien évident que les autres phénomènes sont généralement perçus ensemble, au lieu que le fait de conscience est perçu seul, et que les phénomènes de tact et de vision, qui en sont l'accompagnement possible, ne sont pas perçus simultanément puisque nous ne voyons pas notre cerveau en activité et que personne ne le voit<sup>1</sup>. En ce sens, on peut dire, sans aucune métaphysique et sans vouloir exprimer autre chose que des rapports de phénomènes, que la conscience est un attribut de la matière vivante, et cela ne signifie pas autre chose que le principe de concomitance de M. Flournoy; il n'y a pas autre chose à chercher, et dans les sciences physiques on ne cherche pas autre chose. Le reste ne constitue pas plus un mystère impénétrable que le problème de l'âge du capitaine. Les questions qui font le désespoir de l'esprit humain, celles qui dépassent la portée non pas de notre intelligence, mais de l'intelligence en général, sont des problèmes mal posés ou des problèmes qu'il n'y a pas lieu de se poser. C'est du moins ce qui arrive le plus souvent.

FR. PAULHAN.

**Dr Hans Schmidkunz.** UEBER DIE ABSTRACTION (*De l'abstraction*). Halle, 1889, chez C. E. M. Pfeffer (R. Stricker); 43 pages.

Il s'agit de savoir « en quoi consiste la pensée abstraite, et jusqu'où elle s'étend ». De là deux chapitres.

I. *Nature de l'abstraction*. — M. S. substitue aux deux théories entre lesquelles jusqu'ici se sont partagés les philosophes, une doctrine nouvelle, qui nous paraît mériter une entière adhésion.

D'après Locke, suivi en cela par Laplace et Lotze, l'abstraction n'est pas autre chose que la généralisation. Une pareille confusion est, suivant M. S., illégitime. Comment arrivons-nous à une idée générale, par exemple à celle de rougeur? Les choses dont nous extrayons le concept sont non seulement rouges, mais dures ou molles, limpides ou ternes, etc., etc. Le concept général de rougeur comprendra-t-il toutes ces qualités? Il faut donc que nous ayons, tout d'abord, en chaque cas particulier, séparé le rouge des autres qualités au milieu desquelles il se trouve. Pour passer des choses rouges au rouge en général, il faut que nous ayons préalablement mis à part les rouges particuliers. Entre l'intuition des objets et la généralisation, se place l'abstraction, comme une opération originale.

De là une seconde théorie de l'abstraction. Aristote, saint Thomas, Berkeley, en ce qui concerne les concepts mathématiques; Lange, pour les constructions logiques, notamment pour celles qui constituent le

1. J'ai traité ce point un peu plus longuement dans *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 516, 524.

calcul des probabilités, pensent que l'abstraction consiste essentiellement dans l'omission de certains caractères des objets. Abstraire d'une chose sa rougeur, c'est laisser de côté toutes les autres propriétés de la chose. La mesure de l'abstraction est conforme à son étymologie : ἀφαίρεσις abstraction. Abstraire, c'est omettre, enlever, nier. C'est pourquoi M. S. appelle la doctrine d'Aristote à ce sujet, une théorie de la négation, *Negationstheorie*. Bien que plus exacte que « la théorie de la généralisation » (*Allgemeinheitstheorie*), elle n'est cependant pas définitive.

Un caractère purement négatif ne saurait suffire à la définition d'une opération de l'esprit. Ne pas se représenter une qualité, ne peut pas être un acte de l'intelligence. Autant vaudrait dire qu'il y a une manière d'agir, qui consiste à ne pas agir. La « négation » incluse en toute abstraction doit donc être, non pas l'acte même de l'abstraction, mais le résultat d'un acte positif, d'une « position », qui est la véritable caractéristique de l'abstraction. Cet acte est le renforcement psychique (*psychische Verstärkung*) de ce qu'on abstrait, — avec cet effet naturel, l'affaiblissement de ce dont on abstrait.

C'est ce que montrent, et la raison qui ordinairement nous fait abstraire, et le moyen par lequel nous y parvenons. — Les éléments, ou parties, ou qualités, d'une représentation, qui sont omis par nous, ne comportaient pas nécessairement cette suppression. Nous les négligeons seulement parce qu'ils ne nous conviennent pas pour le moment. C'est donc que nous nous proposons une fin positive, pour la représentation de laquelle ne sont utiles que les autres éléments, parties ou qualités. Nous ne nions jamais que dans un but positif. C'est parce que nous nous occupons spécialement du rouge, que nous laissons de côté les autres qualités des choses rouges. Et ces qualités mêmes ne peuvent être « niées » que grâce à des actes positifs de l'esprit. C'est ce qu'on remarque, soit qu'il s'agisse de représentations, soit qu'il s'agisse d'affections, tant dans les cas anormaux que dans les cas normaux. 1<sup>o</sup> Pour nous défendre d'un objet, cause de distraction, il ne suffit pas de décider que nous allons nous y soustraire. Ce serait insister sur la perception de l'objet, et nous en rendre esclaves. Une « attention négative » est une contradiction. « C'est seulement, dit excellemment M. S., quand on réussit à donner à la conscience une tout autre direction, à l'attention un tout autre aliment, c'est seulement alors que peut-être nous pouvons arriver à cette diversion. » 2<sup>o</sup> Comment parvenons-nous à être insensibles à une émotion? En en fortifiant une autre, fût-ce une douleur. Dans l'ardeur de la bataille, le soldat ne sent pas la blessure. Même, dans le repos du cabinet, l'imagination peut être assez forte pour nous rendre inaccessibles à des impressions ordinairement très vives, telles que la douleur d'une brûlure. (Voir à ce sujet de nombreux exemples, dans : Oelzelt-Newin : *Ueber Phantasie Vorstellungen*, au chapitre intitulé : *Körperliche Bezilungen*, surtout p. 82-89.) 3<sup>o</sup> Enfin, dans les cas d'hypnotisme, on produit des « hallucinations négatives »